

## CASANOVA : LA CURIOSITÉ EN VOYAGE

Jean M. Goulemot

Armand Colin | « Littérature »

2013/1 n°169 | pages 19 à 34

ISSN 0047-4800

ISBN 9782200928544

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-litterature-2013-1-page-19.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Casanova : la curiosité en voyage

Le voyageur n'est pas un homme sans qualités. Quand il voyage en Europe, Casanova doit parler français, savoir jouer aux cartes, danser le menuet et se sentir parfaitement à l'aise quand il lui faut nécessairement user de ces sociabilités à la française pratiquées dans l'Europe entière. Voilà pour les comportements immédiats. Sans oublier le goût pour le théâtre, l'opéra et la gastronomie, une certaine culture, ou pour certains un vernis, l'art de la conversation inspirée par la rumeur, le conte, le récit des aventures et l'exposé des projets. Et sans négliger un goût partagé pour le libertinage.

Tout ceci correspond à l'attente des hôtes de notre voyageur, toujours en quête de l'air de Paris, fût-il apporté par un Vénitien. Le reste relève du secret. Il n'est pas de bon ton de trop faire l'étonné, d'interroger, et de chercher à savoir au-delà des convenances. Et ce que l'on apprend d'étrange et d'inattendu, on le réserve le plus souvent pour le récit de voyage à venir.

C'est dire que les yeux, l'esprit du voyageur sont ceux d'un amateur de curiosités. Il enregistre, se souvient, prend des notes de ce qui l'a étonné ou intéressé. Casanova rejette les soupçons qui pèsent sur l'esprit de curiosité. Il fait fi de l'adage selon lequel la curiosité serait un vilain défaut. Comme Voltaire, dont à le croire, il aurait été l'hôte et dont il aurait philosophiquement triomphé<sup>1</sup>, il reconnaît qu'il existe une bonne et une mauvaise curiosité, entendons l'indiscrétion et l'excès de voyeurisme qui n'est pas suivi d'une intense activité amoureuse, à laquelle il prépare et qu'il rend nécessaire. Casanova ne se contente pas d'être un voyeur honteux ou exhibitionniste. Quand il surprend la jeune juive Lia, qui se refuse à lui, mais exécute en virtuose avec son amant les figures de l'Arétin, il éprouve douleur, jalousie, mais surtout désir exacerbé. Le voyeurisme ne constitue pas une fin en soi, mais d'abord une ardente incitation<sup>2</sup>.

L'observation suit la curiosité. Le voyageur curieux se fait observateur, puis témoin pour devenir informateur. La curiosité, malgré les conseils de

1. Aucun document ne confirme les visites de Casanova à Voltaire. Et pourtant il ne cesse de prétendre qu'il a été à Ferney. Il affirme même que, le sachant à Genève, Voltaire souhaite le voir. On verra sur ce point les références à Voltaire dans *l'Histoire de ma vie*, « Index des noms, lieux et thèmes », in *Histoire de ma vie, suivi de textes inédits*, édition présentée et établie par Francis Lacassin, Robert Laffont, Collection « Bouquins », 3 vol., 1993. L'index se trouve dans le tome III, les références à Voltaire p. 1417. Toutes les références et les citations de cette étude renvoient à cette édition.

2. L'épisode avec Lia se trouve dans le tome II, vol. XII, chap. 8, p. 995-996.

discrétion que se prodigue Casanova, finit souvent par rendre public le secret surpris. Si Casanova n'aime pas raconter, à la demande, ses aventures amoureuses<sup>3</sup>, il se montre intarissable sur son évasion des Plombs ou sur son duel polonais. Grâce à eux, il se fait même une réputation reconnue de conteur.

Dans l'histoire culturelle de l'Occident, et bien au-delà, la curiosité a joué un rôle majeur. Elle est à l'origine des questions que se pose la science naissante et des savoirs connus. Elle est le contraire de la Révélation. Adam, tenté par Ève et Satan, qui goûte l'Arbre de Science saura ce qu'il en coûte : la sexualité certes, mais aussi la mort, le travail et les douleurs de l'enfantement pour Ève. La Genèse traduit parfaitement la valorisation ambivalente de la curiosité, dont l'*Encyclopédie* elle-même conserve encore les traces.

Casanova semble peu soumis à cette tradition religieuse. Ce serait une erreur que d'interpréter son indifférence aux paysages, aux monuments célèbres des villes où il fait étape<sup>4</sup> comme la conséquence d'un tel interdit. N'oublions jamais que le voyage lui est imposé. Jeune, par lui, il cherche un emploi ; plus avant, après l'évasion des Plombs, il fuit pour échapper à l'Inquisition vénitienne. Pourtant, à mesure que les années passent, son regard sur l'environnement se modifie. Il est sensible à la beauté calme de la Suisse<sup>5</sup>. Il devient plus attentif à l'architecture de Saint-Pétersbourg<sup>6</sup> et de certaines demeures de Moscou<sup>7</sup>. Il porte un regard nouveau sur Constantinople<sup>8</sup>. Peut-on oublier que la curiosité de l'aventurier qu'il est, le pousse vers les lieux de sociabilité où il pourra exercer ses talents : les salles de jeu, les salons où l'on improvise une banque, ou même les tripots, l'Opéra, et plus généralement les salles de spectacles ou de danse ? Il ne les décrit pas. Ce qui le fascine ce sont les habitués qui y jouent ou les spectateurs

3. Casanova, en général se refuse à raconter ses aventures amoureuses. « Fort surpris de cette question, je lui ai répondu que c'était des fredaines qui ne valaient pas la peine de lui être contées », tome I, vol. II, chap. 5, p. 333.

4. Ainsi, quand il arrive à Rome, il note : « Rien ne m'arrête ; ni la belle entrée à la place de la porte Peuplier, que l'ignorance appelle *del popolo*, ni le portail des églises ni tout ce qui a d'imposant à son premier aspect cette superbe ville », tome I, vol. I, chap. 8, p. 158.

5. En Suisse, Casanova se promène seul dans la campagne qu'il apprécie. Voir tome II, vol. VI, chap. 3, p. 291 *sq.*

6. À Saint-Pétersbourg, Casanova s'intéresse, comme plus tard à Madrid, à l'architecture. En même temps, il insiste sur un quadrille parfaitement dansé à la française, tome III, vol. X, chap. 5, p. 385, et admire une maison « montée à la française » ; *id.*, p. 389. Il admire le tracé de la ville, ses réussites architecturales.

7. Les Moscovites semblent plus étrangers que les autres européens aux sociabilités à la française. Voir la description des Moscovites, tome III, vol. X, chap. 6, épisode du Russe et de son cheval p. 407-408.

8. Lors de son passage à Corfou, Casanova note : « Dans le mois que j'ai passé à Corfou avant l'arrivée du Baile, je ne me suis arrêté d'aucune façon à l'examen du pays, ni dans le physique, ni dans le moral », tome I, vol. II, chap. 4, p. 279. Mais l'entrée à Constantinople est d'un autre ton : « La vue de cette ville à la distance d'une lieue est étonnante. Il n'y a pas au monde nulle part un si beau spectacle » Avec une restriction qui traduit la méfiance : « Cette superbe vue fut la cause de la fin de l'Empire romain » (tome I, vol. II, chap. 4, p. 280).

qui viennent écouter les chanteurs, apprécier le spectacle<sup>9</sup> ou se livrer aux plaisirs de la danse. Dans cette perspective, au jeu, il devient vite le centre, celui que l'on observe et qui attire et retient toute l'attention.

Un épisode de l'*Histoire de ma vie* illustre ce mouvement de transfert. À Augsbourg, où il réside, arrive une troupe de comédiens italiens que dirige un de ses anciens condisciples, Bassi. La femme de ce dernier sollicite l'aide de Casanova, qui se fait entrepreneur de spectacles, fixe le programme, le prix des places, régale la troupe et séduit deux des actrices. Le transfert est ici double. Casanova se substitue à Bassi et transforme le dîner avec les comédiens en bacchanale<sup>10</sup>. On passe du spectacle à regarder, à l'action qui peut devenir spectacle dans l'effort de mémoire et la lecture de l'*Histoire de ma vie*.

La curiosité avait, dès les derniers siècles du Moyen Âge, inventé un mode de regroupement et de conservation calqué sur celui des reliques<sup>11</sup>. Au trésor des princes, des dignitaires, succède le cabinet humaniste ou princier qui renferme des objets rares, mais porteurs d'une valeur culturelle, artistique et religieuse. Chez les Humanistes, le cabinet de curiosité contient des fragments de manuscrit, des incises et des camées porteurs de sentences, des pièces de monnaie, des fragments de statuaire, qui permettent d'enrichir le savoir. De tels objets sont moins rares qu'il n'y paraît. La fin du Moyen Âge, les débuts du XVI<sup>e</sup> siècle, font entrer dans l'Europe occidentale les trésors que détenait l'Empire romain d'Orient. Ils ont représenté sans doute une monnaie d'échange pour les voyageurs orientaux, fuyards ou négociants. Ils rivalisent avec les imprimés encore rares et circulant peu<sup>12</sup>.

Parce qu'il est un homme de son temps, Casanova n'éprouve aucun intérêt pour ces archaïques cabinets, qui n'ont presque rien à voir avec le passé humaniste. Sur le chemin de Césène, il est pressé de visiter un cabinet d'Histoire naturelle. Il en décrit avec un réel mépris le contenu : « Les raretés de son cabinet consistaient dans la généalogie de sa famille, dans des livres de magie, dans des reliques de saints, dans des monnaies antédiluviennes, dans un modèle de l'arche de Noé, dans plusieurs médailles, dont une était de Sésostris, et une autre de Sémiramis, et dans un vieux couteau d'une forme baroque tout rongé par la rouille. Ce qu'il tenait sous clef était l'attirail de la franc-maçonnerie<sup>13</sup> ». Casanova interroge le propriétaire sur l'étrangeté

9. Casanova constate que le spectateur admire autant les spectatrices que le spectacle. Il note : « Les foyers des théâtres sont le noble marché où les amateurs vont exercer leur talent pour nouer des intrigues », tome II, chap. 5, p. 78.

10. L'épisode Bassi se situe dans le tome II, vol. VIII, chap. 2 p. 721 sq.

11. Sur ce transfert ou cet héritage, voir K. Pomian, *Des saintes reliques à l'art moderne, Venise, Chicago, XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 2003 ; et de P. Martin, D. Moncond'huy (dir.), *Curiosité et cabinets de curiosité*, Neuilly, Atlande, 2004.

12. Le livre imprimé demeure rare durant le XVI<sup>e</sup> siècle. Voir H.-J. Martin et R. Chartier, *Histoire de l'édition française*, tome II, *Le Livre conquérant, du Moyen Âge au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Promodis, 1983.

13. Tome I, vol. II, chap. 11, p. 452.

de ce cabinet qui prétendait concerner l'Histoire naturelle. Il lui est répondu en jouant sur les sens du mot règne. Le propriétaire finit par affirmer que le couteau est celui avec lequel Saint Pierre aurait coupé l'oreille du serviteur du Grand prêtre, venu arrêter Jésus au Mont des Oliviers. Casanova lui propose de faire fabriquer une gaine et de vendre la relique au Pape<sup>14</sup>. Autant de preuves du mépris dans lequel le Vénitien tient les cabinets à l'ancienne mode. À ses yeux, ils ne servent qu'à illustrer la vanité de leurs propriétaires.

Un autre épisode montre que les cabinets de curiosité, en demeurant des signes de l'ostentation nobiliaire, ont pourtant évolué. Chez le duc de Matolona, on lui fait visiter « sa belle écurie, puis sa galerie de tableaux ; et enfin son petit appartement et ses livres choisis, tous défendus<sup>15</sup> ». Dans un autre palais, le cabinet est une collection de dessins érotiques chinois, mais à la différence des traditionnels cabinets de curiosités humanistes, qui incitaient à l'étude, elle laisse Casanova et son accompagnatrice de marbre<sup>16</sup>. Les années qui passent éloignent Casanova à chaque fois un peu plus des curiosités archaïques. Il les visite par courtoisie, et il lui faut chercher ailleurs des curiosités capables de le satisfaire. Au hasard, des curiosités naturelles : une source de fraîcheur venant d'une grotte, un tremblement de terre, des lucioles qui éclairent le chemin<sup>17</sup>.

Le voyageur européen, formé aux sociabilités françaises, se sent à l'aise dans les pays qu'il traverse. Bien que ne parlant pas l'allemand, Casanova est parfaitement accueilli dans la Prusse de Frédéric II. Il y retrouve des Français, membres de l'Académie de Berlin. L'accès à Frédéric II lui est facilité. On lui offre même un emploi. Sa présence éveille la curiosité. Frédéric II, en fin connaisseur, le trouve bel homme. Il y a ici un bel effet de miroir. Casanova ne passe pas inaperçu dans les pays qu'il traverse. Il porte beau ; il passe pour riche et homme de goût. Ses exploits amoureux, sa fuite des Plombs ont fait le tour de l'Europe. Cette Europe semble un jardin à la française qu'on parcourt, sauf accident, comme un lieu familier. La Pologne, malgré son climat et son étrange régime politique (une « anarchie féodale »), n'est pas sentie comme réellement différente. Les grands seigneurs y sont généreux, pointilleux sur le sens de l'honneur, et le Roi particulièrement affable.

Tout va changer lors du séjour anglais. Casanova fait état de sa surprise et décrit l'île en insistant sur ses différences. « L'île qu'on appelle Angleterre est d'une couleur différente de celle qu'on voit sur la surface du continent. La mer est extraordinaire en qualité d'Océan, puisqu'elle est sujette au flux et au reflux ; l'eau de la Tamise a un autre goût, différent de celui de toutes les rivières du monde. Les bêtes à cornes, les poissons, et tout ce

14. *Id.*, p. 453-454.

15. Tome II, vol. VII, chap. 10, p. 622.

16. *Id.*, p. 627.

17. Casanova fasciné par les lucioles : tome I, vol. I, chap. 8, p. 157-158.

qu'on mange est différent en goût de ce que nous mangeons, les chevaux sont d'une espèce particulière jusque dans la forme. [...] J'ai vu d'abord la grande propreté, la solidité de la nourriture, la beauté de la campagne ; j'ai admiré la beauté des voitures qu'on fournit à la poste [...]; la justesse du prix des courses, la facilité de les payer, la rapidité avec laquelle on court toujours trot, jamais galop, et la façon dont sont faites les villes par lesquelles je suis passé pour aller de Douvres à Londres<sup>18</sup>. »

Jamais Casanova n'en a dit autant sur un pays traversé. L'écriture de cette description du voyage anglais renvoie au modèle narratif de la cité utopique. Les affirmations élogieuses y renvoient implicitement à leur antithèse, le continent européen, qui s'en trouve dénigré. La différence perçue et décrite entre l'Angleterre et l'Europe continentale donne ainsi l'avantage à l'île.

L'enthousiasme baisse avec Londres. « [...] Londres est un chaos où un étranger en y arrivant a besoin de trois jours au moins pour se loger [...]»<sup>19</sup>. Peu à peu, grâce à la rencontre avec l'érudite italien Martinelli, avec les lords et les ladies qui tous parlent français, Casanova retrouve ses habitudes et les sociabilités à la française. Il est présenté à la Cour, fréquente le salon de Lady Harrington. Il se rend au British Museum, qu'il présente comme un « fameux cabinet qui honore la nation anglaise »<sup>20</sup>.

C'est en circulant dans Londres qu'il remarque ce qui lui apparaît comme autant d'excentricités ou de bizarreries. Il apprend qu'un meurtrier de son valet, jugé et exécuté « par les mains du bourreau ne perd pas pour autant son honneur puisqu'il a payé de sa vie la violation de la loi ». La perte de l'honneur pour le condamné et sa famille n'existe pas, car la constitution anglaise ne prévoit « aucune peine qui déshonore<sup>21</sup> ». Autre étrangeté de la loi anglaise : si vous tuez le voleur de grand chemin qui vous menace d'une arme pour voler votre bourse, vous serez condamné à mort. Pour éviter toute grosse perte et tout ennui, l'Anglais pragmatique voyage avec deux bourses, l'une bien remplie et l'autre ne contenant que quelques livres pour apaiser le voleur.

Les mœurs des Anglais le choquent tout autant que leurs lois. Les promeneurs pris d'un besoin lâchent leur eau en public sans se cacher en se tournant vers les passants<sup>22</sup>, ce à quoi l'interlocuteur de Casanova réplique que ceux-ci ne sont pas obligés de les regarder. Autre indécence, ceux qui font leurs nécessités montrent leur derrière :

C'est malhonnête, dis-je à Martinelli, ces cochons-là devraient plutôt se tenir tournés vers nous.

18. Tome II, vol. IX, chap. 7, p. 127.

19. *Id.*, tome III, vol. IX, chap. 7, p. 132-133.

20. *Id.*, p. 146.

21. *Id.*, p. 148.

22. Tome III, vol. IX, chap. 10, p. 204.

— Point du tout, car pour lors on les reconnaîtrait, et à coup sûr on les regarderait, pendant qu'en nous montrant leur cul, ils nous obligent, à moins que nous ne soyons beaucoup curieux de cette partie-là, à ne pas y regarder.

Ajoutons à cela d'autres singularités comme le goût de parier, le règlement qui est appliqué à celui qui a tué d'un coup de poing, et qu'on marque comme possédant une « main dangereuse<sup>23</sup> ». Casanova se rend à la campagne chez Milord Pembrok, il admire « les chemins d'Angleterre, et « rien n'est plus beau que sa campagne », il n'y manque que la vigne. Particularité inquiétante du sol très fertile de cette île qui ne peut pas donner du vin<sup>24</sup>.

L'Angleterre est bien la terre des curiosités. Elle est peuplée d'originaux comme Milord Pembrok qui possède un redoutable coq de combat, casqué, cuirassé et armé d'éperons tranchants. Au-delà des sociabilités communes, l'Angleterre est l'occasion pour Casanova de découvrir un autre monde que celui, pourtant en marge, des aventuriers en rupture comme Bonnaval. Penbrok est un membre de l'aristocratie, respectueux des usages et du bon ton, ce qui ne l'empêche pas d'aimer la brutalité sanglante des combats de coqs et de s'enorgueillir du palmarès de son champion. Non contente de posséder ses propres originaux, elle semble attirer des personnages singuliers comme le chevalier d'Éon, dont on ne sait s'il est homme ou femme, à la fois diplomate et bretteur, et si étrange que les Londoniens en vinrent à organiser des paris sur son sexe. Londres grouille d'aventuriers en mal de rumeurs et de pamphlets à vendre comme Ange Goudar, journaliste, auteur de *l'Espion chinois* et courtier en instruments érotiques, comme ce fauteuil de libertin qu'il propose à Casanova pour venir à bout des résistances de la Charpillon<sup>25</sup>, prostituée guidée par sa mère, âpre au gain et sachant se jouer, non sans perversité, du désir masculin.

L'Angleterre est donc une terre de découvertes et rappelle à Casanova la diversité dans l'Europe des mœurs, des lois et des coutumes, au-delà de l'apparente unité qu'impose le modèle français. Ce qui apparaît au voyageur comme une bizarrerie a pourtant sa raison d'être. Elle relève du bon sens ou parfois d'une logique sociale propre à une tradition et à une histoire. Casanova en convient parfois après s'être étonné. Il y a dans le récit de Casanova, appliquée au quotidien, une démarche proche de celle de Montesquieu cherchant la raison d'être des lois, aussi diverses fussent-elles. La bizarrerie tient souvent de l'ignorance ou de l'étroitesse d'esprit de celui qui observe. Le relativisme des Lumières, qui reconnaît la diversité, entre ici en conflit avec la supériorité qu'on reconnaît aux sociabilités françaises. Casanova évite le jugement hâtif par un trait d'esprit ou une boutade. Dans le premier cas, il use de la pirouette, qu'il prête parfois à un interlocuteur qui

23. *Id.*, p. 205-207.

24. *Id.*, p. 209.

25. Les refus et les perfidies de la Charpillon sont nombreux et variés.

use un peu trop du bon sens et du pragmatisme pour justifier une excentricité anglaise. Autre sortie pleine d'humour, Casanova, pour se venger des refus de la Charpillon, dresse un perroquet à crier « Miss Charpillon est plus putain que sa mère », et il le met en vente à la Bourse<sup>26</sup>.

L'Espagne, différente pourtant, n'offre pas de telles différences avec les sociabilités et les coutumes d'une Europe à la française. Ses différences s'expliquent par le poids de l'Inquisition religieuse. Ainsi, les verrous des portes des chambres d'auberges sont-ils toujours à l'extérieur<sup>27</sup>. De cette façon le libertinage se heurte aux obstacles et aux contrôles. Les danses les plus ardentes y sont interdites, malgré les efforts du Ministre Aranda. La structure des loges de théâtre laisse à découvert les jambes de ceux et celles qui les occupent pour permettre à des contrôleurs de moralité, présents dans la salle, de repérer les possibles atouchements des couples<sup>28</sup>. La vie amoureuse s'en trouve surveillée, puis contrôlée. On en arrive à des extrémités difficilement imaginables. Dans une église proche de Madrid, la peinture de la Vierge allaitant l'enfant Jésus a subi un repeint pour dissimuler la gorge de la mère. Conséquence d'une telle censure, la fréquentation des fidèles a fortement diminué, et avec elle, le montant de leurs oboles<sup>29</sup>.

La prison du *Buen Retiro*, toutes proportions gardées, n'est pas si éloignée des Plombs de Venise. Quant à l'esprit général de la nation, pour reprendre une expression de l'*Esprit des Lois*, il représente une curiosité pour Casanova, qui, malgré ses prétentions à la noblesse (ne se présente-t-il pas comme chevalier de Seingalt ?), ne comprend pas que le père d'Ignacia, simple cordonnier, se prétende hidalgo. Ce qu'il considère comme un préjugé ne l'empêche pas de reconnaître à la famille d'Ignacia une réelle grandeur d'âme. Elle rend visite à Casanova emprisonné sans douter de son innocence. Le cordonnier lui propose de lui prêter de l'argent. Les contradictions repérées ont une explication unique : l'Inquisition. La cause est vite entendue. Si Casanova, comme les hommes des Lumières, accuse l'afflux des richesses d'engendrer la paresse des Espagnols<sup>30</sup>, il préfère le plus souvent faire de l'Inquisition la source de tous leurs malheurs. Là encore, la rhétorique du retournement, déjà utilisée, revient en force. Casanova reconnaît que l'Inquisition et la rigueur religieuse sont en conflit avec la sensualité, dont le Fandango, danse qui « brûle, enflamme et enlève », traduit la présence réelle<sup>31</sup>. Et de constater « qu'une fille dévote ressent,

26. L'épisode du perroquet se situe dans le tome III, vol. IX, chap. 13.

27. Sur la fermeture des chambres d'auberge, cf. le tome III, vol. X, chap. 12, p. 568. L'Inquisition est ici dénoncée comme un moyen d'espionner l'intimité des Espagnols.

28. Tome III, vol. X, chap. 12, p. 578-579.

29. L'épisode du tableau de la Vierge nourrissant l'Enfant Jésus repeint parce qu'impudique in tome III, vol. X, chap. 11, p. 633-637.

30. « Pauvres Espagnols ! La beauté de leur pays, la fertilité et la richesse sont la cause de leur paresse, et les mines du Pérou et du Potosi sont celles de leur pauvreté, de leur orgueil et de leurs préjugés », tome III, vol. XI, chap. 4, p. 677.

31. Tome III, vol. XI, chap. 1, p. 594.



quand elle fait avec son amant l'œuvre de chair, cent fois plus de plaisir qu'une autre exempte de ce préjugé<sup>32</sup> ».

Si la différence entre les peuples est le souvent occultée par les sociabilités communes dans presque toute l'Europe, il n'en va pas de même avec les difformités physiques, naturelles ou accidentelles. Sans prendre en considération les critères de beauté ou de laideur, l'*Histoire de ma vie* en présente un vaste tableau. La vie d'un aventurier ne va pas sans risques. Casanova souffre de la syphilis et d'autres maladies vénériennes. En Pologne, il est blessé au bras et à la main lors d'un duel et risque l'amputation. Mais ce ne sont que peccadilles à côté de ceux que touche une malformation de naissance, comme cette femme atteinte d'une maladie de peau qui l'emportera<sup>33</sup>, une naine avec qui Casanova fera l'amour guidé par une curiosité anatomique<sup>34</sup>. Plus terribles encore sont les difformités accidentelles. Un colonel albanais au service de la République de Venise exhibe un visage amputé de moitié à la suite d'un coup de sabre. Bonneval, comme conséquence d'une blessure, porte une plaque d'argent pour prévenir une descente d'organe toujours à craindre.

Les castrats sont, à l'image de leur présence dans la société élégante, très présents dans l'*Histoire de ma vie*. Ne sont-ils pas des personnages essentiels dans l'Italie et le monde de l'opéra, comme les eunuques, leurs frères orientaux, le sont dans les sérails ? Ainsi que le constate Charles Ancillon dans son *Traité des eunuques* de 1707, ces hommes sont sexuellement mutilés pour conserver une voix que la puberté leur ferait nécessairement perdre, ou pour que le maître du sérail puisse leur confier sans crainte la garde de ses femmes. L'*Histoire de ma vie* est, en ce domaine, comme en bien d'autres, un texte paradoxal. L'Orient de Casanova semble ne pas compter d'eunuques. Il est même autorisé à contempler en compagnie de son hôte, musulman libéral, sa fille et ses femmes qui dansent. S'il admire les castrats artistes, il admet avec difficulté qu'il puisse exister un état où un homme ne désire pas les femmes. À preuve, les religieuses qui vont chercher hors du couvent les plaisirs auxquels elles ont pourtant renoncé, et les moines lubriques. Du castrat, de l'eunuque on a fait des êtres contre nature. N'est-il pas significatif que sur sa vieillesse, le célèbre Farinello devint amoureux de la femme de son neveu ? Il la séquestra : « un châtré amoureux d'une femme qui le déteste, conclut Casanova, devient un tigre<sup>35</sup> ».

L'aventure avec Bellino, jeune castrat rencontré durant un voyage, est tout aussi significative. Casanova en devient amoureux et s'en étonne, lui qui n'eut, semble-t-il, que peu d'expériences homosexuelles et qui n'éprouvait guère de sympathie pour « les chevaliers de la manchette ». Amoureux

32. Tome III, vol. XI, chap. 3, p. 649.

33. Tome II, vol. VI, chap. 8, p. 470. On peut y ajouter une jeune fille borgne.

34. Il s'agit de la Lépi, tome II, vol. VII, chap. 3, p. 506-508.

35. Tome III, vol. XII, chap. 7, p. 968.

jusqu'au délire, Casanova se fit pressant et finit par découvrir, malgré la résistance de Bellino, qu'il s'agissait d'une femme, appelée Thérèse, travestie et appareillée pour donner le change, Il fallait un tel retournement pour que Casanova conserve son statut d'homme à femmes et pour montrer que la nature finit toujours par réclamer son dû.

Évoquant ses premières amours avec un musicien castrat qui lui a enseigné la musique, Thérèse avoue qu'il l'a séduite sans pouvoir en triompher. « La mutilation enfin fit de cet homme un monstre, comme elle devait faire, mais un monstre en qualités adorables<sup>36</sup>. » Le récit de Thérèse pourrait en rester là. Mais Casanova, avant de rendre sa liberté à Thérèse et de partir pour Constantinople, tient à raconter comment Thérèse fut appareillée en homme par les soins de Salimbeni, son amant castrat. Il décrit en détail l'appareil qui dissimule sa féminité et donne à son sexe les apparences de la mutilation.

Les puissances occultes, les maux mystérieux ont longtemps accompagné Casanova. Durant son enfance, il souffre d'inexpliqués saignements du nez, puis il suit l'étrange maladie de Bettina, sœur de son précepteur, qui résiste au médecin et au prêtre appelés à son chevet, puis à l'exorciste et semble relever de ce que nous nommons hystérie. La grand-mère de Casanova, qui lui servira de mère, quand cette dernière, actrice, entreprendra une carrière européenne, connaît des remèdes qui ne doivent rien à la médecine. Elle conduit l'enfant chez une sorcière, vieille, isolée, pauvre, entourée de remèdes et de potions, tenant dans ses bras un chat noir, comme le veulent la tradition et ses stéréotypes. L'adulte tente de recréer le traitement de la sorcière. Des paroles prononcées, pour lui mystérieuses, son enfermement dans une caisse. Des bruits difficiles à interpréter : « J'entendais rire, pleurer tout à tour, chanter et frapper sur la caisse<sup>37</sup>. » On brûle des drogues, on enveloppe Casanova dans un drap qu'elles ont enfumé, on récite des conjurations, on le frotte avec un onguent, on lui donne des dragées à croquer. Puis on lui annonce la venue d'une dame belle comme une fée et on le menace de mort, s'il racontait ce qui s'est passé.

La visite nocturne a effectivement lieu. Est-ce un rêve, une réalité, une mascarade ? Casanova, devenu adulte, ne choisit pas clairement son camp. Il sait que le monde est peuplé de mystères que l'homme ne peut résoudre. La conclusion de Casanova n'est pas celle d'un esprit fort. « Les remèdes aux plus grandes maladies ne se trouvent pas toujours dans la pharmacie »<sup>38</sup>. Et il ajoute : « Il n'y a jamais eu au monde de sorciers ; mais leur pouvoir a toujours existé par rapport à ceux auxquels ils ont eu le talent de se faire croire tels »<sup>39</sup>.

36. Tome I, vol. II, chap. 2, p. 246.

37. Tome I, vol. I, chap. 1, p. 17.

38. Tome I, vol. I, chap. 1, p. 18.

39. *Ibid.*

La deuxième expérience de l'enfant avec le surnaturel est tout aussi étrange. Bettina, sœur de son précepteur, est saisie de convulsions : « Elle s'arquait, elle se cambrait, donnait des coups de poing et de pied au hasard, échappant par de violentes secousses tantôt à l'un, et tantôt à l'autre de ceux qui voulaient la tenir ferme »<sup>40</sup>. On fait venir une sage-femme qui est au chevet de la malade en même temps que le médecin. Ils s'opposent, tandis que Casanova soupçonne que la maladie tient aux aventures nocturnes de Bettina et aux craintes qu'elles font naître. Rassuré, le Vénitien n'assiste pas aux secondes convulsions de la malade.

L'entourage soupçonne un sort jeté par une vieille servante. Ne s'est-elle pas détournée de balais croisés qui, croit-on, chassent les sorciers ? Pourquoi feint-elle d'ignorer la croix de saint André ? La mère déclare : « Tu es allée au sabbat, car tu es sorcière ; et tu as ensorcelé ma fille<sup>41</sup>. » On échappe de peu au pugilat. Casanova promet à Bettina la discrétion, mais les convulsions reprennent. Elle délire, prononce des mots latins et grecs. La mère va chercher un premier exorciste. C'était « un capucin fort laid<sup>42</sup> ». Bettina l'insulte et se prépare à lui jeter un pot de chambre à la tête. La famille rit et Casanova avec elle. Peu à peu les convulsions disparaissent, mais Bettina semble sombrer dans l'incohérence et la folie. Un second exorciste, fort séduisant, lui, le père Mancina, est appelé à la rescousse. Il se sent capable de guérir la jeune fille de la possession, mais ne rien pouvoir contre la folie. Bettina finit par guérir. La cause de ses maux tenait à la complication de ses amours et à la jalousie de ses prétendants.

Cette expérience de deux événements, sans doute différents mais mystérieux et rebelles à la médecine traditionnelle, va déterminer, pour sa vie entière, la relation de Casanova aux maux de l'esprit et aux remèdes d'alors pour les guérir. Devenu adulte, tout en reconnaissant sa guérison par la sorcière de Murano, il demeure sceptique sur le pouvoir réel des incantations et des apparitions nocturnes, trop proches des contes de fées. Quant à l'agitation de Bettina, très vite il en perçoit la dimension sexuelle. Il diagnostique avant qu'elle ne le lui confirme que Bettina est « une créature séduite par son propre tempérament. Elle aimait l'homme ; et elle n'était à plaindre qu'à cause des conséquences<sup>43</sup> ». Bettina est soumise aux prétentions des deux jeunes hommes que sa beauté a séduits. Elle est victime des chantages de l'un, Candiani, et se lasse des soupirs de l'autre, Casanova. Bettina trouve son salut en jouant la folie, ce qui pousse l'exorciste à hésiter entre folie et possession. Quand il semble être parvenu à la guérir, la folie se manifeste à nouveau. Elle est la seule issue pour Bettina, qui ne sait comment échapper aux passions qu'elle provoque ou qu'elle a encouragées. Elle s'en confessera

40. Tome I, vol. I, chap. 2, p. 35.

41. *Id.*, p. 37.

42. *Id.*, p. 38.

43. *Id.*, p. 40.

à Casanova qui, oubliant son amour, retrouve, dans une telle situation, sa lucidité et son « bon sens ». Il a appris à ses dépens à ne pas céder aux apparences. Pour quelques-unes de ses partenaires, l'activité sexuelle n'a pas la simplicité qu'il lui attribue. Cette leçon ne semble pas pourtant avoir produit de grands changements dans le comportement amoureux du Vénitien.

Casanova, alors qu'il doute de la possession par le démon et des pouvoirs de la sorcière, demeure fasciné par l'étrangeté de la maladie et les remèdes employés pour la guérir. La sorcière, vieille, misérable, constitue pour la grand-mère un recours quand la médecine a échoué. Le père Mancia, le bel exorciste, est reçu par la famille avec respect. Le père de Bettina, cordonnier ivrogne, n'est pas tenté de parodier, contrairement à ses habitudes, ses gestes et ses paroles. Un aventurier ne peut-il pas en tirer la leçon qu'il existe un moyen de les utiliser pour s'imposer dans le monde, comme le font le comte de Saint-Germain et d'autres après lui ?

L'occultisme auquel Casanova doit une grande part de ses succès français est la voie qu'il se choisit. Madame d'Urfé ne l'a pas initié à l'occultisme. Son initiation à la Maçonnerie date de 1749, et il a eu des contacts avec la Cabale par Bragadin. Son arrestation par l'Inquisition d'État de Venise tient au fait qu'il est soupçonné de pratiquer la Cabale, ce dont il s'est vanté, et de lire des ouvrages occultistes que les Inquisiteurs ont saisis : *La Clavicule de Salomon*, *Le Zecor ben*, *le Picatrix*<sup>44</sup>.

Un épisode de l'*Histoire de ma vie* raconte la recherche d'un trésor<sup>45</sup>. Casanova se livre alors à des pratiques cabalistiques susceptibles de l'aider dans sa tâche. L'entreprise se solde par un échec. Plus tard, emprisonné et saisi par le désespoir, il a encore recours à la Cabale pour connaître sa date de libération<sup>46</sup>. Jamais, malgré une lecture attentive, le lecteur n'apprendra la nature de ses pratiques divinatoires. Il demeure un spectateur. Casanova semble ici apprendre à jouer un rôle, tout en continuant à affirmer que ses prédictions se révèlent souvent exactes.

C'est avec Madame d'Urfé qu'il se forme vraiment à l'ésotérisme. Elle est initiée, membre des Rose-Croix. Elle possède une vaste bibliothèque ésotérique<sup>47</sup>, un laboratoire d'alchimie et y travaille à découvrir, grâce à la poudre de projection, le secret de la transmutation en or de tous les métaux. Elle est disciple de Telliamed, lectrice de Lulle. En dialoguant avec elle, Casanova joue l'homme informé, pétri de science<sup>48</sup> et la conforte dans ses divagations. Car Madame d'Urfé est ésotérique à l'excès. Elle mêle doctrine et affabulation. Elle croit même à une origine surnaturelle de Casanova et s'exagère ses connaissances. Elle croyait « que je possédais la pierre et le

44. Tome I, vol. IV, chap. 4, p. 859.

45. tome I, vol. II, chap. 4 et 5.

46. tome I, vol. IV, chap. 15, p. 927-928.

47. Tome II, vol. V, chap. 5, p. 86-87.

48. *Id.*, p. 88-90.

colloque<sup>49</sup> », c'est-à-dire le secret de la pierre philosophale et le pouvoir de transformer les êtres. « Elle me croyait par conséquent maître de bouleverser toute la terre, de faire le bonheur ou le malheur de la France<sup>50</sup>. » Casanova ne la détrompe pas. Il entrevoit la possibilité de mettre les savoirs qu'on lui prête au service de ses appétits.

Il va pratiquer les horoscopes, et utiliser ses lectures pour tromper une femme qu'il désire et qui cherche à avorter. L'affaire, comme beaucoup d'autres, ne se solde pas par un succès. Elle oblige Casanova à se montrer plus discret. Ce qui ne l'empêche pas de continuer à éblouir par ses horoscopes. Il en diffuse la méthode à une jeune femme juive, mais sans que pour autant, son lecteur puisse la reproduire<sup>51</sup>.

Les affabulations de Mme d'Urfé pour expliquer ses rapports avec son mari sont simples et délirantes. Il l'aurait vue couchée à côté du divin Anael, dont elle aurait eu une fille, morte depuis. Pour Casanova, ces prétendues amours ont préparé Madame d'Urfé « à la transformation ». C'est un événement dont Casanova va être l'organisateur, l'interprète et le metteur en scène, avec la complicité de Marcoline et de son valet.

Cette rencontre rituelle avec Mme d'Urfé a lieu à Marseille. Casanova juge que sa partenaire est prête à se livrer à l'opération qui, à travers une mort symbolique, selon sa présentation, doit lui permettre de renaître sous une autre forme. Il procède à de longs entretiens avec elle, dont il tait le contenu : « Le lecteur s'ennuierait à lire les circonstances détaillées de cette entrevue, car il ne trouverait que des disparates dans les raisonnements de cette pauvre femme qui était entichée de la plus fausse et de la plus chimérique de toutes les doctrines, et de ma part des faussetés qui n'avaient aucun caractère ni de vérité, ni de vraisemblance »<sup>52</sup>. D'abord, il y a les présents en pierres précieuses aux divinités des sept planètes que Casanova subtilise. Puis c'est le Grand Ordinaire où Marcoline, déguisée en Ondine, joue un rôle. Il y aura une purification par le bain que prendront Casanova et Mme d'Urfé. Puis le Vénitien devra inoculer sa partenaire. C'est-à-dire maintenir une triple relation sexuelle avec elle. Pour éviter qu'il n'éprouve une possible défaillance – Madame d'Urfé va avoir 70 ans –, Marcoline nue maintiendra les ardeurs de Giacomo. Casanova doit néanmoins feindre les deuxième et troisième orgasmes. L'affaire prend fin. Madame d'Urfé est persuadée « qu'elle accoucherait [...] de soi-même changée de sexe<sup>53</sup> ». Pour cette escroquerie, Casanova n'éprouve aucun remords, arguant que Madame d'Urfé, crédule, était vouée à se faire escroquer.

49. Tome II, vol. V, chap. 6, p. 97.

50. Tome II, vol. V, chap. 9.

51. Tome II, vol. VII, chap. 13, p. 683 *sq.*

52. Tome III, vol. IX, chap. 3, p. 36.

53. *Id.*, p. 31.

Ainsi l'occultisme pratiqué par Casanova, comme beaucoup d'autres de ses activités, revêt, en dernière analyse, une dimension sexuelle. L'occultisme au service d'une quête sexuelle avec sa fiancée juive ou, passablement avili, faisant appel au sexuel, et sous les apparences d'une mystique, servant à monter une escroquerie aux dépens d'une vieille femme naïve et entichée de mystères occultistes, relève prosaïquement de l'abus de confiance.

Fervent pratiquant du sexe, comme on sait, Casanova le mêle à presque toutes ses activités. Le sexe est un moyen dont il use pour duper en satisfaisant son goût du plaisir, encore qu'il s'en défende, en prétendant qu'il lui faut aimer pour jouir. Ce que contredisent nombre de ses conquêtes et sa fréquentation des prostituées. Il présente certains excès sexuels comme autant de curiosités. Encore qu'il ne s'y prête apparemment pas, il n'épargne pas à son lecteur et à lui-même leur description. Dans une orgie mélangeant invertis et hétérosexuels et se terminant en bacchanale, Casanova est plus observateur qu'acteur. Il est prêt à en découdre si on le traite comme le malheureux Poincette, poète chétif, qu'on sodomise de force<sup>54</sup>. Mais pour les anomalies sexuelles, Casanova éprouve un très vif intérêt. Qu'elles le soient par excès ou par défaut. Car l'*Histoire de ma vie* est paradoxalement peuplée d'impuissants. Un des frères de Casanova ne peut « honorer » son épouse. Tel vieux marquis, dont l'épouse est jeune, se désole de ne pas avoir d'héritier. Casanova se chargera de se substituer à ce mari impuissant. L'obsession sexuelle du Vénitien est telle qu'il en arrive à prétendre qu'il est normal qu'un père manifeste son amour à sa fille en ayant des relations intimes avec elle. La tentation de l'inceste est très présente dans l'*Histoire de ma vie*. Elle y trouve même parfois un accomplissement.

Casanova porte un intérêt tout particulier aux performances sexuelles. Comme celles de ce jeune italien venu à Paris, surnommé Six-Coups, nom qui désigne ses capacités amoureuses, dont il donne des preuves en public dès qu'on le lui demande, allant même jusqu'à copuler au milieu de la foule qui vient assister à l'exécution de Damiens. Casanova ne manque pas une occasion de signaler la démesure de certains de ses contemporains, comme ce tailleur « de petite taille, mais enrichi par la nature [...] généreusement » et il avoue qu'il se procurait « souvent le plaisir de le voir agir dans les exploits amoureux<sup>55</sup> ». Il n'en éprouve ni envie ni jalousie dans la mesure où il profite du spectacle. Face aux anomalies féminines sa curiosité est différente. La Lepi, femme naine avec laquelle il entretient une brève relation, lui permet de vérifier la place du sexe dans son corps diminué<sup>56</sup>. On pourrait multiplier d'autres curiosités morphologiques : la fille barrée ou le libraire timide mais bien monté.

54. Tome II, vol. VII, chap. 11, p. 649-650.

55. Tome III, vol. XII, chap. 1, p. 868.

56. Tome II, vol. VII, chap. 3, p. 505 *sq.*

Les « fines redingotes d'Angleterre », entendons les condoms, sont l'objet de nombreuses descriptions et Casanova n'hésite pas à dépeindre un essai de ce qu'il appelle aussi de « tristes fourneaux<sup>57</sup> ». Il reste à se demander si ce sont de réelles curiosités pour Casanova, ou s'il croit devoir se soumettre à la règle qu'il s'est imposée de tout dire, au risque de choquer, mais avec la certitude d'en éprouver un grand plaisir.

La curiosité de Casanova et les curiosités dont il fait état sont, avec des nuances, celles des modèles aristocratiques, libertins et mondains et des sociabilités françaises<sup>58</sup>, mais plus imparfaitement celles de la philosophie de son temps. S'il refuse des formes culturelles archaïques comme les cabinets de curiosité ou l'astrologie judiciaire, dont il dénonce l'arbitraire et l'incohérence,<sup>59</sup> s'il se méfie, quitte à les utiliser pour duper ses victimes, des pratiques secrètes de l'alchimie et de la magie, s'il dénonce les superstitions, il demeure pourtant convaincu qu'il existe des mystères dans le monde, auxquels achoppe la raison. Son anticléricalisme est réel et son Dieu est plus celui des philosophes que de la foi catholique. Mais il se reconnaît superstitieux. Il est aussi sensible à l'étrangeté des conduites : comme celles de ce voyageur qui ne parle que latin, de la petite fille venant racoler d'éventuels clients en récitant des priapées, du mendiant espagnol qui explique l'orthographe, du domestique qui se prétend prince<sup>60</sup>.

Bien que le concept et le mot de « bizarre » n'appartiennent pas à son siècle, il est sensible à l'étrangeté des comportements ou des apparences qui ne relèvent pas de ce qu'il croit être la normalité sociale ou physique. La beauté, l'harmonie sont des critères au moyen desquels il mesure l'étrangeté et opère le tri entre le courant et le curieux. Il est des curiosités réelles et d'autres comme celle du comte de Saint-Germain qui représentent un rôle, une mise en scène de soi-même pour s'imposer et pour duper. On ne peut confondre l'aventurier en représentation avec ces galériens que rencontre Casanova. La catégorie du curieux ou de l'original qui est admise chez les moralistes classiques est largement utilisée par Casanova, à qui il arrive souvent, à en croire l'*Histoire de ma vie*, d'être surpris. Mais n'oublions pas ici le contexte dans lequel s'écrivent ces Mémoires. Pour Casanova lui-même, solitaire, nostalgique d'un monde aboli, et n'ayant plus que le souvenir de ses amours passées. Mais aussi pour des lecteurs, ses pairs en libertinage revendiqué et en voyages européens, et pour tous ceux qui le connaissent de réputation sans l'avoir jamais rencontré et qu'il doit, faute de mieux, séduire.

57. Tome II, vol. VII, chap. 4, p. 514.

58. *Id.*, chap. 2, p. 474.

59. Tome III, vol. XI, chap. 2, p. 614.

60. La petite fille parlant latin récitant des priapées, tome III, vol. X, chap. 9, p. 506-507. ; le mendiant espagnol expert en orthographe, tome II, vol. VII, chap. 3, p. 510-511 ; l'homme qui ne parle que latin, tome I, vol. III, chap. 1, p. 473.

Casanova est un homme des Lumières finissantes par son refus des savoirs archaïques sans aucun doute, mais aussi et surtout par son recours continu au livre et à l'imprimé. À la différence de certains de ses contemporains, comme Montesquieu ou Mercier, et de leur exigence d'épuration de fonds d'imprimés jugés inutiles, Casanova fréquente les bibliothèques à la recherche du curieux et du rare : celles de San Marco à Venise, de l'Académie macaronique, de Wolfenbüttel, de Rome qui sont des bibliothèques institutionnelles, ou les bibliothèques privées de madame d'Urfé, du comte Mosca<sup>61</sup>... Ces bibliothèques, plus adaptées aux temps présents jouent un rôle semblable aux antiques cabinets de curiosité<sup>62</sup>.

L'étrange, le rare, le curieux que l'on rencontre dans l'*Histoire de ma vie* jouent un rôle de compensation. Avec les sociabilités à la française, que pratique par goût et par nécessité Casanova<sup>63</sup>. La volonté de tout dire et même ce que les bienséances, le bon ton condamnent : les maladies, les hémorroïdes, la sueur qui macule les vêtements, le manque d'hygiène du prisonnier, le travail des médecins..., donnés comme les preuves du dire vrai, servent aussi d'exutoire au Casanova mondain obligé à un rôle qu'il joue à la perfection, et dont il veut montrer aussi qu'il n'est pas sa personnalité véritable. Nul doute que les curiosités, surtout quand elles se confondent avec la vie amoureuse du Vénitien, jouent un rôle semblable d'exutoire. Elles donnent à l'*Histoire de ma vie* une tension singulière et une liberté sans pareille d'écriture et de digressions. Y a-t-il du neveu de Rameau chez Casanova écrivant avec cynisme ses mémoires de voyageur, de libertin et d'aventurier ? On peut en douter, car il manque à la critique du Vénitien une dimension sociale. Dans ce monde hiérarchisé, dont il connaît les habitudes et les façons de penser, Casanova se sent à l'aise et il en tire profit. Rameau et lui ont en commun le cynisme. Mais la portée de leur jugement sur le monde est bien différente.

Peut-on, enfin, oublier que l'*Histoire de ma vie* est le livre d'un écrivain voyageur ? Les voyages sont importants pour le lecteur d'alors et à un degré

61. Ce sont là les bibliothèques auxquelles Casanova consacre un temps pour la visite ou l'étude. On peut distinguer les bibliothèques privées, plus en harmonie avec les goûts et les modes de pensée contemporains. On y trouve, selon Casanova, pour l'essentiel, des ouvrages libertins interdits ou des livres érotiques. Les bibliothèques institutionnelles, pour ne pas dire patrimoniales, contiennent des ouvrages de référence. Car si Casanova méprise l'antiquomanie, malgré sa connaissance des travaux de Winckelmann, il professe, comme le prouvent ses innombrables citations latines, un profond respect pour la pensée et la littérature antiques. Il utilise ces fonds patrimoniaux pour préparer des ouvrages d'érudition qu'il publiera de son vivant.

62. J'ai avancé quelques hypothèses sur cette substitution de la bibliothèque patrimoniale au cabinet de curiosité à travers la figure exemplaire de Lenglet Dufresnoy. Voir Jean M. Goulemot « Imaginaire et réalité du livre chez Lenglet Dufresnoy » in *Lenglet Dufresnoy entre ombre et Lumières* (Claudine Poulouin et Didier Masseau eds.), Honoré Champion, Paris, 2011.

63. L'Europe en est parfaitement consciente. On verra à ce propos, du marquis de Caraccioli, *L'Europe française, par l'auteur de la Gaieté*, Turin et Paris, Veuve Duchesne, 1776. Caraccioli a publié aussi *Paris, le modèle des nations étrangères ou l'Europe française*, Venise, Paris, 1777 et enfin *Paris, métropole de l'univers*, Paris, 1802.



moindre pour celui d'aujourd'hui. Il doit y reconnaître ce qu'il sait des pays visités ou découverts au gré de lectures. Sa lecture est alors de confirmation. Mais il attend aussi un regard neuf, un supplément dévoilant l'inconnu. C'est ainsi qu'interviennent les curiosités, dont on ne peut nier l'importance pour les séjours anglais, russe et espagnol. Moins sans doute pour la Prusse où l'essentiel est la rencontre, au demeurant peu usuelle dans les récits de voyage, avec le roi et pour la Pologne où l'essentiel est le récit d'un duel, dont Casanova, contre toute attente, sort vainqueur et dont il fera un récit autonome. Le récit de voyage est de conformité, ou résolument ethnologique, comme les récits de découvertes.

C'est dire que la curiosité du voyageur n'est pas simplement anecdotique. Elle nourrit son récit et donne une profondeur et un mystère parfois inattendu à la personnalité de son auteur, qu'on a parfois tendance à trop schématiser.